

La gestion ordinaire de la vie en deux

Monique Haicault

► To cite this version:

Monique Haicault. La gestion ordinaire de la vie en deux . Sociologie du Travail, Elsevier Masson, 1984, 26, TRAVAIL DES FEMMES ET FAMILLE (3), pp.268-277. halshs-01503920

HAL Id: halshs-01503920

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01503920>

Submitted on 19 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La gestion ordinaire de la vie en deux

Author(s): Monique Haicault

Source: *Sociologie du Travail*, Vol. 26, No. 3, TRAVAIL DES FEMMES ET FAMILLE (juillet août septembre 84), pp. 268-277

Published by: Association pour le développement de la sociologie du travail

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/43149231>

Accessed: 07-04-2017 15:49 UTC

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://about.jstor.org/terms>



Association pour le développement de la sociologie du travail is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Sociologie du Travail*

Monique Haicault

La gestion ordinaire de la vie en deux

A partir de données variées (entretiens, photos, films) sur la double journée de femmes en activité, l'article rend compte d'une analyse sur la gestion quotidienne du travail salarié et du travail domestique, spécifique de la place des femmes dans les rapports sociaux de classes et de sexe.

L'empiètement d'un univers sur l'autre complique la gestion des espaces-temps ; celle-ci ne peut être réduite à une addition de pratiques qui seraient isolables, stables et univoques.

La charge mentale de la journée « redoublée » est lourde d'une tension constante, pour ajuster des temporalités et des espaces différents, mais non autonomes, qui interfèrent de manière multiplicative.

La vie en deux, s'agit-il vraiment d'une vie coupée en deux pour les femmes mariées qui ont une activité professionnelle ? Peut-on parler d'une double journée de travail, d'un travail qui se multiplierait par deux ? Les femmes des sociétés industrielles doublent-elles leur temps de travail, leurs lieux de vie ? Est-ce plutôt, elles-mêmes, corps et âmes qui se dédoublent en des lieux et temps différents, est-ce encore une double, une sur-exploitation ou une exploitation spécifique qu'elles subissent ?

Pourquoi ce thème du double, du dédoublement, du quitte ou double, toujours doublé d'un autre, pile ou face, envers et endroit ? Il occupe aujourd'hui le centre du discours sur le travail des femmes quels qu'en soient les objectifs : exhortation au temps partiel et partiel retour au foyer, incitation au changement de mentalité pour prendre, en charges partagées, le travail domestique, dit alors, familial.

Pourtant, quand l'idée a été lancée au début des années 70 en France par le mouvement des femmes tant dans la rue « non à la double journée » que dans les écrits sur le travail domestique et, plus tard, sur les rapports

entre sexes, son contenu semblait à la fois nouveau et subversif. On parlait alors de double oppression des femmes, dans la famille et dans l'entreprise.

On affirmait par là, sans trop y prendre garde, deux idées, depuis très contestées. D'un côté, celle d'un redoublement de charge de travail comme s'il s'agissait, ici et là, d'un même travail. De l'autre, l'idée plus théorique de la séparation entre les lieux et temps de ce double travail, c'est-à-dire entre la production et la reproduction.

Si la question reste d'actualité, elle doit être posée en d'autres termes aujourd'hui. Contrairement à ce que certains colloques récents ont pu laisser supposer, l'unité est loin d'être faite sur les quelques avancées théoriques de ces dernières années, tant sur les liens entre travail domestique et travail salarié, que sur la place accordée aux rapports sociaux dans ces analyses. De plus il faut lever une ambiguïté persistante ; ce n'est pas l'augmentation ou les changements structurels de l'activité salariée des femmes qui conduisent à poser les questions autrement, à critiquer le découpage de la sociologie en champs séparés, ou à s'apercevoir de l'importance des rapports de sexes dans le travail comme dans la famille.

Le titre « la vie en deux » est donc un peu comme un défi lancé au thème de la double journée, au centre de la recherche présentée ici.

Cette recherche s'inscrit donc dans ce mouvement d'idées. Elle fait suite, plus précisément, dans ma propre réflexion, à une étude sur le travail à domicile, dont il faut, d'ores et déjà, dire quelques mots, car il s'agit du même problème à travers des situations de travail et des méthodes d'analyse différentes.

Ce problème concerne la gestion quotidienne, des lieux et des temps dans lesquels se meuvent les femmes mariées, mères de famille, qui travaillent. A travers l'analyse des pratiques de ces femmes, se trouvent ainsi directement interpellée la nature des liens entre la sphère du travail salarié et celle du travail domestique.

Dans le cas du travail à domicile, leur superposition offrait une situation quasi expérimentale, propice à une telle analyse. Celle de la journée de travail des ouvrières à domicile, dans la confection ou le cuir, a montré clairement comment les rapports sociaux de classes et de sexes structurent la vie de ces femmes travailleuses. La gestion se caractérise notamment par la chasse aux gains de temps et l'autodiscipline que chacune s'impose pour être à la fois contremaîtresse et exécutante.

La place tenue par les femmes dans la famille est analysée comme une place dans les rapports de sexes et comme une plus ou moins grande soumission à l'idéologie et au discours qui contribuent à les régler. Elle explique alors, de ce point de vue, la place des mêmes femmes dans le travail, analysée à son tour, comme place dans les rapports de classe.

Bien entendu cette dernière est renforcée mais également légitimée par les données du marché local de l'emploi. Celui-ci n'agit pas indépendam-

ment de ce qui structure la famille : il s'appuie sur elle et la renforce.

De la sorte, l'analyse de la gestion du travail à domicile met en évidence les liens entre ces deux places et le rôle ici déterminant de celle occupée par les femmes dans la famille.

En effet la relation de service qui lie la femme à tout membre de la famille, celle de ses parents, de ses beaux parents, la sienne et celle de ses enfants, exerce, dans cette situation de travail plus qu'ailleurs peut être, une violence tranquille sur la définition des lieux et des moments d'exercice du travail salarié ; elle donne à l'activité un caractère licite ou illicite. La tolérance ne concerne pas seulement l'entrée des femmes sur le marché du travail mais, déjà, leur sortie de la famille. Cette violence est tranquille car elle s'exerce dans la plus parfaite discrétion, renforcée par les idéologies des rôles sexuels qui se retrouvent dans les imaginaires sociaux et la grande mythologie du féminin/masculin.

Les femmes l'évoquent sans cesse, et plus souvent que d'autres, quand elles sont « coincées » dans le travail à domicile. Elles ne sont pas seules à l'évoquer. L'ordre des rôles justifie l'imbrication de leur double activité au point qu'en se mêlant, ni elles, ni personne, ne parviennent à les distinguer. De leur côté, les employeurs tiennent le même discours. Tel, d'une petite usine de confection du Lauragais explique très simplement, dans le film vidéo sur le travail à domicile réalisé dans le cadre de la recherche, comment chacun des partenaires y trouve son compte :

« Les femmes peuvent faire la soupe tout en travaillant, garder les enfants ou s'occuper d'un vieux parent ; elles peuvent s'organiser comme elles veulent », renchérit son épouse, « faire la maison le matin et travailler l'après-midi »...

Enfin la compénétration des pratiques du travail salarié et du travail domestique — tellement étroite dans cette situation de travail — a mis en évidence autre chose : le rôle médiateur du corps dans les mécanismes de transferts de compétences, de rythmes, notamment, d'un type de travail à l'autre, d'une sphère à l'autre. Le corps garde en mémoire tous les savoirs faire, savoirs gérer, il s'éduque dans la pratique et recycle en permanence ces compétences, toujours occultées dans l'évaluation des postes de travail.

La notion de modes de gestion des espaces-temps est ainsi née pour nous de l'étude du travail à domicile. Elle constitue l'objet de la recherche actuelle qui aborde maintenant une autre situation de travail.

Elle porte, en effet, sur des opératrices en électronique d'une Multinationale, mères de famille elles aussi, et qui, nouveau paramètre, vivent en habitat pavillonnaire.

Cette figure est donc plus complexe ; les lieux et temps des activités sont matériellement séparés ; il s'agit d'un secteur de pointe où le travail est effectué en équipe de 2×8 pour les femmes, les hommes travaillant dans l'équipe de nuit. On a privilégié un type d'habitat : la maison indi-

viduelle en propriété, caractéristique du développement péri-urbain des grandes métropoles régionales.

Il s'agit, dans ce cas, de montrer comment les femmes balancent entre deux lieux : l'usine, la maison, sans jamais se déprendre complètement de l'un quand elles sont dans l'autre. Comment chacun déborde sur l'autre, sans qu'aucune ne parvienne à autonomiser l'un d'entre eux. Montrer encore comment, en jouant avec le temps et sur les temps, les femmes sont au cœur des rapports sociaux dans lesquels elles sont prises, puisque le temps est une donnée qui varie selon les places qu'elles y tiennent.

C'est pourquoi nous avons tenu à aborder la gestion sous cet angle — en rompant délibérément avec les questions : qui fait quoi, avec quoi et comment. Le partage des tâches n'est pas notre affaire. Pour nous, gérer le champ domestique et les composantes matérielles du travail salarié, c'est surtout gérer des espaces et des temps, car la nouvelle réalité du travail domestique c'est à la fois sa soumission aux temps, rythmes, horaires, localisation, distance aux lieux de travail salarié. C'est, en retour, son impact sur le travail professionnel saisi, par exemple, dans le choix du lieu de travail toujours en balance avec le travail lui-même. Ce double rapport fait donc intervenir le temps, la durée, dans l'histoire de la vie familiale comme dans celle des logements successivement occupés.

L'accession est aussi abordée dans sa dimension temporelle ; elle est, certes, moment d'un processus mais elle est plus, quand elle soumet la vie du couple au plan de financement. Elle interfère alors directement avec les espaces-temps de travail du couple, la taille de la famille, les intervalles intergénéraliques.

Au départ, nous pensions que les femmes qui travaillaient étaient concernées par la maison, principalement par la mobilisation spécifique que celle-ci requiert.

La mobilisation dite familiale déclenchée par le processus de l'accession s'appuie en effet sur une mobilisation propre aux femmes, tant dans l'exercice d'une activité professionnelle, que dans un surcroît d'investissement dans le domestique par où passe nécessairement ce que F. Godard et P. Cuturello ont appelé le laminage des besoins.

Nous ne pensions pas alors que cette maison, ce type d'habitat surtout, concomitant notamment du développement de la salarisation des femmes, pouvait prendre des significations aussi différentes dans la gestion des espaces-temps. A la fois objet de la gestion et lieu de celle-ci, la maison individuelle a déjà toute cette complexité. Plus, elle tend à alourdir la charge mentale en même temps qu'elle donne sens à la vie de travail et signifie aux yeux des femmes quelque chose de leur lutte quotidienne et invisible contre toutes les forces de dépossession. Elle investit enfin l'imaginaire et devient fragment d'une histoire que les femmes se racontent sur leur vie et le monde. Voilà qui complique sérieusement l'analyse.

Mais revenons à la recherche et à la démarche qui mène à la notion de charge mentale utilisée pour rendre compte du mode de gestion.

Nous avons travaillé sur des matériaux variés : protocoles d'entretiens très peu directifs, observations réitérées des lieux, photos prises dans les intérieurs, les extérieurs de ces pavillons, témoignages des pratiques de la vie domestique. Cette fois encore nous avons réalisé un document vidéo, portrait d'une des ouvrières qui, tout en s'appuyant sur les premières analyses, a beaucoup apporté à la réflexion finale.

Tous ces matériaux loin de se répéter, se complètent et permettent d'étayer ce que nous avons été amenés à dire de la gestion ordinaire de la vie en deux.

L'analyse de contenu a porté à la fois sur les thèmes et sur la production narrative afin de saisir le thème organisateur et les médiations. De la sorte, le corps et le temps ont pris des dimensions nouvelles. Au corps gestionnaire et force de travail des premières analyses, s'est ajouté le corps médiateur, trait d'union entre pratiques apparemment éclatées.

De son côté, le temps, matière à gérer déjà plus complexe qu'un simple capital en temps, s'est transformé, lui aussi, en instrument de la gestion.

Ainsi, un élargissement du concept de gestion s'est imposé, poussant à rompre avec les idées simplistes d'une gestion double, juxtaposant avec adresse et virtuosité, le travail salarié d'un côté, le travail domestique de l'autre.

La notion de charge mentale paraît la plus adéquate à rendre compte de la superposition dont il est ici question. L'enjeu consiste à organiser, donc faire tenir ensemble, les successions de charge de travail, de les imbriquer, de les superposer, ou, au contraire, de les désimbriquer, de fabriquer des continuités : sortes de fondus enchaînés, de jouer sans cesse sur ce qui marche ensemble et ce qui est incompatible. Car il n'y a de constantes que celles qui rythment inmanquablement les espaces-temps que sont les temps sociaux (horaires de travail, horaires scolaires, week-end, congés...). Et encore, les temps sociaux sont, eux aussi, immergés dans des temporalités différentes et particulières, susceptibles donc de réduire leur prégnance pour peu qu'on joue avec les distances, c'est-à-dire avec l'espace. Ainsi peut-on remarquer dans les histoires des familles de notre échantillon, une période où on va chercher à réduire d'abord la distance qui sépare des lieux de garde des enfants pour, plus tard, tenter de réduire celle qui sépare les enfants de leurs lieux scolaires ; cette exigence rencontre celle qui consiste à vouloir réduire la distance ou le temps, qui séparent le domicile des deux lieux de travail.

De leur côté, les horaires de travail des femmes imposent leur rythme à la gestion de l'ensemble, mais on sait aussi que si les femmes acceptent la durée du travail en équipe de 2×8 , c'est pour libérer du temps pour le travail domestique. Cette impossible planification s'exprime bien dans les discours contradictoires sur les préférences quant aux équipes : — quand on est du matin, on a un peu de vie de famille le soir, mais à quel prix de fatigue ! Quand on est du soir, on arrive à faire un peu plus de travail domestique le matin, la maison étant plus ou moins vidée de ses occu-

pants habituels, « mais jusqu'à 10 h. à l'usine, il faut y arriver, et tout le monde est couché quand on rentre. »

On pourrait ici s'interroger sur l'insistance de cette entreprise et qui n'est pas la seule, à imposer l'alternance. Certaines femmes demandent, en effet, à travailler toujours le matin, d'autres, plus rares, à travailler toujours le soir. Aucune ne sait dire ce qui lui conviendrait réellement le mieux, car elles perdent en « vie de famille » ce qu'elles gagnent en temps domestique et réciproquement. Cela dépend en outre du moment de l'histoire familiale, de l'âge des enfants : « J'ai demandé [dit M. Th.] à faire le soir seulement, ça ne gênait en rien l'usine vu que je faisais quand même mes 8 heures on me l'a refusé, j'avais deux bébés... ça gênait l'organisation du travail... ». Situation impossible et que l'alternance dans sa dureté rend possible, à condition de vivre sur un rythme de quinzaine et non hebdomadaire comme tout le monde... L'unité devient la quinzaine et non la semaine. « On y trouve son compte en vivant une moitié double chaque semaine ».

Dans la production, elles s'organisent pour finir le travail un peu avant l'heure, afin de refaire un peu de forces dans un lieu pour affronter l'autre. Les employeurs le savent et peuvent quand ils le veulent récupérer ce temps en augmentant la charge de travail. Pour assurer le travail domestique, elles prélèvent un maximum dans le travail salarié ; mais ce qu'elles gagnent à être bonne mère, elles le perdent en prime d'assiduité ou prime de mérite : « quand les gosses sont malades, c'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui manque, pour moi, je perds la prime d'assiduité, pour mon mari, c'est plus difficile de garder les gosses malades que pour moi ».

Dans l'espace-temps du travail salarié, le corps détient la mémoire des pratiques inscrites en fatigue, en maladie, en accident, en habitus de classe et de sexe. Le maquillage et les vêtements sont là pour faire oublier l'autre corps au travail, le domestique. Le corps assure toutes les médiations. Par lui passent toutes les pratiques. A l'usine, les femmes parlent et gèrent la maison, élaborent leurs projets : faire construire (« elles se montent le coup » dira le chef de service logement de l'entreprise), les gosses, les achats... Elles se racontent leur corps infatigable et leur corps fatigué : « elles disent qu'elles font tout à fond mais je me demande si c'est réellement vrai » confie M. T.

Pourtant, c'est là, au travail, qu'elles entretiennent entre elles, chacune contre elle-même et les autres, l'imaginaire de la parfaite maîtresse de maison, de la femme sublime — cet imaginaire qui est aussi manifestation des rapports entre les sexes. C'est à celle qui dit en faire le plus, comme s'il fallait compenser par ces dires la mauvaise conscience entretenue de toute part de « laisser la maison et les enfants ». Les photos ont permis de constater que les femmes « lâchent sur le domestique » ; elles laissent les lits défaites, la table de cuisine non desservie, les carreaux sales, sans que la maison aille à la dérive mais sans qu'elles osent le revendiquer comme une conquête personnelle contre l'imposition du Propre Total.

Cette imposition du Propre Total paraît d'autant plus lourde dans la maison individuelle, comme si l'objet lui même exigeait plus de soins et plus d'attention. Son prix s'ajoute à la dette sans fin du travail domestique.

La négation de la perfection domestique, n'est-ce pas là une forme de résistance, ce par quoi les femmes actives parviennent à freiner l'engloutissement de leur corps dans l'inachèvement domestique rendu plus implacable dans la maison individuelle. Il y faut toutefois l'alibi du travail salarié à l'extérieur. C'est à ce prix, semble-t-il, qu'une rupture peut s'établir dans l'engrenage des pratiques. Cela ne transforme pas pour autant les rapports de sexes dans la famille, puisque l'attribution de la charge mentale ne cesse de leur incomber, malgré un éventuel partage des tâches.

De même, rogner du temps sur le temps du travail salarié, au profit de la famille, ne modifie en rien la structure des rapports sociaux qui semble se perpétuer tout au contraire par de telles pratiques.

Travail de montage des pratiques, plongé dans l'immanence et l'histoire (court et long terme), pour lequel les femmes acquièrent au fil du temps une qualification sociale silencieuse et sans prix, la charge mentale de cette gestion très ordinaire nous paraît toujours au bord de la rupture. Pour peu qu'un des médiateurs sociaux (entendu là encore comme marqué par l'appartenance de classe et de sexe) : temps, espace, argent et corps vienne à se dérégler, pour peu qu'un événement de l'histoire familiale augmente cette charge, on observe inmanquablement que les femmes y répondent, soit en jouant sur leurs entrées-sorties de la scène professionnelle, soit en augmentant leur charge de travail domestique. La situation d'accession en milieu ouvrier pousse cette charge aux limites.

Il faut souligner que la nécessité pour la femme de gagner du temps ou de ne pas en perdre, l'art pour rendre le temps élastique, voire réversible, finit par établir une relation au temps qui donne aux rapports de sexes un contenu supplémentaire. Les hommes et les femmes ne se situent pas de manière identique dans le temps, avec le temps ; ils ne le gèrent pas pareillement et, par conséquent, l'intériorisent également différemment.

Il y va du sens de l'heure, du moment pour faire, et où il faut faire, du temps qu'il faut ou qu'il faudra, des échéances, des termes. Par exemple, les femmes font les démarches pour l'acquisition de la maison, démarches où se mêlent papiers à remplir, contacts avec les administrations mais aussi délais, relais, limite d'âge, durée des emprunts, engagement du temps à venir, sursis, etc... A ces temporalités diverses et étirées se superposent les temporalités quotidiennes rythmées par l'usine et la maison. Rythme binaire alors lié à l'espace éclairé des lieux de l'activité. Les déplacements, calculés en temps, sont toujours plus ou moins menacés d'interdit. Et c'est alors l'espace qui se trouve balisé en zones tolérées parce que fonctionnalisées par les impératifs de la gestion, et en zones

censurées, gaspilleuses en temps. Certaines ont fait de nécessité vertu en décrétant qu'elles n'aimaient pas sortir.

La charge mentale est faite ainsi de ces perpétuels ajustements, de la viscosité du temps qui n'est que rarement rythme et beaucoup plus souvent immanence, où se perd le corps, où se tue la tête, à calculer l'incalculable, à rattraper sur du temps et avec du temps, le temps perdu, à faire, à gérer. Elle est lourde aussi de ces minuscules censures qui se disent dans un simple et si fréquent : « je n'ai pas le temps ».

L'analyse de la charge mentale des femmes O.S., mariées et mères de famille dans l'industrie électronique, montre en quoi la gestion quotidienne de la double journée résiste à l'idée d'une simple juxtaposition de deux activités en des lieux et temps bien distincts. Car il ne suffit pas de décider de l'autonomie de ces lieux pour qu'il en soit ainsi dans les pratiques. Si les femmes ont inventé la notion de double journée, c'est bien parce que quelque chose d'une double exploitation-domination se joue simultanément, ici et là, pour elles.

C'est dans la simultanéité que réside la spécificité de la charge mentale et non dans l'addition de types d'activités ou de services.

Ceci nous conduit à penser que loin de se contredire, ces deux lieux de production, socio-économiques et politiques, s'alimentent l'un l'autre. Les règles de la division des sexes, des âges et des classes agissent et s'y reproduisent, par le biais des pratiques qui reproduisent quotidiennement les rapports sociaux dont elles sont l'une des faces.

L'enjeu théorique de ces recherches porte sur la « non séparabilité » des deux sphères. Si le travail des femmes sert d'analyseur à l'articulation de la production et de la reproduction, celle-ci ne se réduit pas à cette catégorie de travailleurs.

D'autres études le montrent également, comme celle qui se termine actuellement concernant les transformations des modes de vie ouvriers dans plusieurs bassins d'emploi et à laquelle nous avons participé en partageant avec D. Dombes l'étude des O.S. de Renault à Dreux.

En repartant d'une analyse en termes de rapports sociaux, on est amené à déconstruire les champs de la sociologie du travail et de la famille — à interroger ce qui les sépare, ce qui les relie — car l'un ne peut véritablement se comprendre sans l'autre, pour peu qu'on s'intéresse aux acteurs sociaux sans les fragmenter eux aussi.

Ainsi ce qu'il advient dans l'histoire professionnelle des uns et des autres, s'éclaire si on ne les ampute pas d'une moitié de leur existence. Encore faut-il rompre également avec l'idée de la famille réduite à une entité homogène.

Mieux comprendre comment jouent ensemble les rapports sociaux de classes et de sexes, ici et là, devient aujourd'hui nécessaire si on veut avancer dans la connaissance tant du travail que de la famille.

MONIQUE HAICAULT
Université Toulouse II.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES DE RÉFÉRENCE

- BARTHEZ A., Famille, travail et agriculture. *Economica*, 1982.
- BATTAGLIOLA F. et al., *Trajectoires professionnelles et trajectoires familiales*. — A.T.P. Franco-Suédoise — C.N.R.S.-LEST. Aix-en-Provence, 1983.
- BERTAUX D., *Destins personnels et structure de classes*, P.U.F., 1977.
- BORZEIX A., MARUANI M., *Le temps des chemises*, Syros, 1982.
- BOUILLAGUET P., GAUVIN A., OUTIN J. L., *Évolution et spécificité de l'intégration des femmes à l'appareil de production*, DGRST Séminaire d'économie du travail, Paris, Tolbiac, 1978.
- BOURGEOIS F., BRENER J., CHABAUD D., COT A., FOUGEYROLLAS D., HAICAULT M., KARCHEVSKY A., Travail domestique et famille du capitalisme. *Critique de l'Économie Politique*, n° 3, Nouvelle série, 1978.
- CHABAUD D., FOUGEYROLLAS D., *Production, consommation et division du travail et espace-temps des femmes*, Paris X, 1981.
- COMBES D., IMBERT F., *Travail féminin, production et reproduction*, D.G.R.S.T.-C.S.U., Paris, 1978.
- COMBES D., *Rôle domestique et utilisation des femmes comme main-d'œuvre*, Nantes, 6-7 juin 1980.
- COMBES D., *Représentation des rapports de production et approches des modes de vie*, C.S.U., Paris, 1981.
- COMBES D., HAICAULT M., Production et reproduction, rapports sociaux de sexes et de classes. Mexico, X^e Congrès mondial de Sociologie, 1982. In *Le Sexe du travail*, PUG, 1984.
- DAUNE-RICHARD A. M., *Travail professionnel et travail domestique (travail et représentations au sein de lignées féminines)*, L.E.S.T.-C.N.R.S.C.E.F., Aix-en-Provence, 1983.
- DELPHY C., L'ennemi principal, *Partisans*, n° 54-55, Maspéro, 1972.
- DELPHY C., *Agriculture et travail domestique : la réponse de la bergère à Engels*. Nouvelles questions féministes, 1983.
- GODARD F., CUTURELLO P., *Familles mobilisées. Plan Construction*, Ministère Urbanisme et logement, 1980.
- GODARD F., *Contribution à l'approche anthropologique*, X^e Congrès Mondial de Sociologie, Mexico, 1982.
- GUILLAUMIN C., Pratiques de pouvoir et idée de nature 1) L'appropriation des femmes. — 2) Le discours de la nature. *Questions Féministes*, n° 2 et 3, 1978.
- HAICAULT M., *Le travail domestique*, Colloque A.C.S.E.S., Paris VII, 1977.
- HAICAULT M., *Sexes, salaire, famille*, Sociétés, Université Toulouse II, 1980.
- HAICAULT M., *Le travail à domicile*, Nantes, 6-7 juin, S.F.S., 1980.
- HAICAULT M., *Femmes de valeur, travail sans prix : le travail à domicile*, G.R.I.E.F. 2. Université Toulouse II, 1982.
- HAICAULT M., *Pour une sociologie des rapports entre les sexes, colloque national F.F.R. (A.F.R.E.R.)*, Toulouse 17-18-19 décembre 1982.

La gestion ordinaire de la vie en deux

HAICAULT M., COUCOUREUX H. et PAGES M., *La vie en deux. Ouvrières de l'électronique en habitat individuel dans le péri-urbain toulousain*, Plan construction, 1984.

HAICAULT M., Les moitiés à part entière : *Portraits de femmes actives au quotidien*, CHAVEAU M. C., HAICAULT M., JANSEN A. M., MAGLIORE E. (A paraître, Université Toulouse II).

KERGOAT D., *Les ouvrières*, Le Sycomore, 1982.

LONGEVIN A., Planification des naissances. De l'idée de nombre à l'idée de moment. *Dialogues*, n° 72, 1981.

Ces questions sont également au centre d'une recherche en cours intitulée « Transformation des modes de vie et division du travail : analyse des cycles de vie dans le monde ouvrier » menée de manière entièrement collective par 10 chercheurs sur 4 terrains : Dreux, Renault : BERTAUX D., COMBES D., HAICAULT M., MOUZONVILLE : PICON M. et RENDU P. ; Grenoble : MERLIN-GÉRIN : JANTET A. et TIGER H. ; Fos-la-Solmer : BOUFFARTIGUE P., GODARD F. et PENDARIES J. R.